

Partielles, partiales et unies : les épistémologies féministes et la question de l'objectivité en science

Sophie Benoit

« Ces femmes découvraient donc qu'en plus d'être une science de la société masculine, la sociologie était une science masculine de la société. »
(Juteau-Lee, 1981 : 45)

L'arène des sciences biologiques et la problématique des métaphores genrées dans les études sur la fertilisation sont un point de départ très intéressant pour comprendre les critiques féministes de l'objectivité en science. Ainsi, selon ce que nous apprennent les travaux de la physicienne Evelyn Fox Keller et de l'anthropologue féministe Emily Martin, jusque dans les années 1980, le processus de fertilisation était expliqué, compris et étudié sous un angle essentiellement masculin. Les recherches focalisaient donc exclusivement sur le rôle des spermatozoïdes, érigés sous la figure de petits guerriers se rendant vers l'ovule, cette dernière étant dépeinte comme passive et en attente de l'arrivée des spermatozoïdes. Cette métaphore genrée, où le masculin est accolé à l'activité et le féminin à la passivité, était omniprésente dans la science.

La fertilisation était « objectivement » décrite comme un processus centré sur l'activité du spermatozoïde, creusant la membrane de l'ovocyte, pénétrant l'ovocyte, délivrant ses gènes, activant le programme de développement, par opposition à la cellule ovocyte passivement transportée, se laissant glisser, assaillir, pénétrer, fertiliser (Dorlin, 2008 : 26).

Cette métaphore a grandement influencé les recherches en biologie qui se concentraient sur le rôle des spermatozoïdes en laissant de côté les recherches sur le rôle de l'ovule. C'est donc dire que la moitié du phénomène fut occulté par des recherches biaisées qui ne s'attardaient uniquement qu'à l'agent actif masculin. Or, la science se voulant neutre et objective, comment expliquer qu'elle ait omis d'étudier l'importance de l'ovule dans le processus de fertilisation? D'ailleurs, ce même type de problème se rencontre aussi dans les sciences sociales, où les sociologues féministes ont démontré que des concepts pourtant bien admis par la communauté scientifique masquaient ou omettaient une partie

importante de la réalité. Prenons à titre d'illustration le concept de travail qui a beaucoup été travaillé par Christine Delphy (1970). Sa théorisation allait à l'encontre des acceptations de ce concept au sein du champ de la sociologie du travail qui, dans les années 1970-1980, se concentrait presque exclusivement sur le travail industriel effectué par des travailleurs hommes au sein des usines. Il s'agissait donc de travail salarié au sein de la sphère publique (Galerand et Kergoat, 2014). Cette auteure mit en évidence l'invisibilisation, au sein d'un concept pourtant admis par la communauté scientifique, du travail domestique assumé majoritairement par les femmes dans la sphère privée. Cette omission conceptuelle facilitait ainsi l'exploitation de cette forme de travail non rémunérée (Delphy, 1970). C'est donc dire que les dichotomies classiques privé/public, production/reproduction ne permettaient pas de rendre compte de la réalité matérielle des femmes. En ce sens, le concept de travail domestique permet d'exprimer le caractère à la fois productif et reproductif du travail effectué par les femmes. Bref, les outils théoriques et les concepts antérieurs aux théories féministes ne permettaient pas de rendre compte de la réalité dans son intégralité et ils semblaient bien ancrés dans une vision du monde typiquement masculine. Plusieurs théoriciennes féministes se sont intéressées à cette problématique du manque de neutralité d'une science bien masculine. Leur critique épistémologique est sans équivoque : les savoirs sont situés et non universels, et la position du, de la chercheur-e a un impact certain sur la connaissance produite. Le présent article aura donc comme objectif de cerner les solutions épistémologiques que proposent deux traditions d'auteurs féministes, soit les théories du point de vue et de l'empirisme contextuel, afin de pallier à ce qui a été argumenté comme un manque d'objectivité de la science. Nous débiterons par mettre en lumière quelques caractéristiques du biais androcentrique qu'on retrouve dans les sciences (Ollivier et Tremblay, 2000), puis nous porterons notre attention aux apports de quelques grandes auteures s'étant intéressées à cette question. En effet, il sera utile de revenir aux travaux de Danielle Juteau-Lee (1981) qui nous présente sa vision de la science comme nécessairement partielle et partiale. Selon elle, le fait d'assumer une position située en tant que femme ou personne racisée dans la recherche offre une richesse particulière à l'analyse. Puis, il sera question d'étudier les théories du point de vue (standpoint theory) et de la connaissance située (situated knowledge) en mobilisant des auteures telles Nancy

Hartsock (1983) qui affirme, dans une perspective marxiste, la primauté du point de vue des femmes en tant que classe opprimée pouvant transposer leur expérience en savoir. Donna Haraway (1988), de son côté, argumente dans la même veine, mais privilégie le concept de connaissance située dans la mesure où elle doute de la possibilité d'offrir un point de vue des femmes qui soit unifié, notamment en raison des différences sexuelles et culturelles au sein du mouvement des femmes. Puis, le concept d'objectivité forte tel que proposé par Sandra Harding (1995) sera étudié, elle qui propose de moderniser le concept même d'objectivité tel qu'admis par la communauté scientifique. Finalement, un deuxième pan des propositions épistémologiques féministes réside dans la théorie empirique, et s'illustre par l'empirisme contextuel d'Helen Longino (1993). Cette auteure nous propose une méthode de gestion des valeurs sociales déterminantes dans la science.

Sortir du paradigme universel et neutre

Comment une institution dont le but ultime est de produire des savoirs neutres, objectifs, fiables et basés sur une méthode infaillible, a-t-elle pu, des siècles durant, produire des connaissances qui ne rendent pas compte des problèmes sociaux et biologiques dans leur globalité? Comment cette science a-t-elle pu occulter le point de vue et la réalité des femmes, en universalisant des considérations qui, après analyse, sont concrètement ancrées dans la réalité des hommes? Afin de mieux comprendre les principaux axes sur lesquels se sont fondées les critiques épistémologiques féministes de la science, nous puiserons dans l'argumentaire présenté par Michèle Ollivier et Manon Tremblay (2000), professeures de sociologie et de sciences politiques à l'Université d'Ottawa.

La critique féministe que nous présentent Ollivier et Tremblay s'attaque dans un premier temps à la science en tant qu'institution sociale excluant les femmes des champs de recherche et donc de la production du savoir scientifique. La sociologue Danielle Juteau-Lee nous permet de saisir un de ces mécanismes d'exclusion des femmes au moyen de cette anecdote où elle nous explique comment, dans les années 1940, les femmes qui enseignaient à l'Université McGill n'avaient pas le droit de manger, comme leurs collègues masculins, dans la salle réservée au corps professoral. Elles devaient plutôt manger avec les épouses de ces

derniers « à l'écart de toute discussion portant sur les recherches en cours, les possibilités de subvention, de publication, etc. » (Juteau-Lee, 1981 : 43). C'est donc dire que même une fois entrées dans la sphère des études supérieures et de la recherche, les femmes demeuraient hors des vrais enjeux. Cet exemple, quoique datant d'une autre époque, illustre tout de même à quel point la science en tant qu'institution menée par des hommes est parvenue à garder les femmes à l'écart. Toutefois, la grande majorité des travaux critiques effectués par les féministes se concentrent davantage sur les conséquences d'une telle exclusion des femmes de la sphère du Savoir. Comme l'expliquent Ollivier et Tremblay :

[...] si la connaissance scientifique est fondée sur une méthode rigoureuse et systématique de production de connaissances qui permet la représentation fidèle d'une réalité objective, la faible place occupée par les femmes ne devrait avoir qu'une influence négligeable sur la nature des connaissances produites (2000 : 62).

Il semble au contraire que la faible place occupée par les femmes ait eu plusieurs effets problématiques sur les savoirs produits, ce qui remet en doute la méthode scientifique comme mode privilégié d'acquisition des connaissances. D'ailleurs, une des conséquences pratiques de ce biais androcentrique est l'utilisation abusive de dichotomies dans les théories. On pense ici aux dichotomies classiques entre le privé et le public, le rationnel et le passionnel, le passif et l'actif, etc. D'ailleurs, chacune de ces dichotomies est associée tantôt au féminin, tantôt au masculin, et ce, de manière hiérarchisée. Par exemple, si la Raison, associée au masculin, est au cœur même de la démarche scientifique; l'émotion, typiquement féminine, en est exclue. De la même manière, la culture est acculée à l'homme tandis que la femme est relayée au niveau de la nature (Mathieu, 1973). Or :

Bien que les dichotomies aient une valeur heuristique en recherche, permettant notamment de réduire la richesse de l'expérience à un nombre restreint d'éléments qui en facilitent l'appréhension, elles sont également à la base des processus même de division et de hiérarchisation qui perpétuent l'infériorisation des femmes (Ollivier et Tremblay, 2000 : 64).

Cela dit, le biais androcentrique ne se limite pas, loin de là, à l'utilisation de ces principes hiérarchisants dans les théories. La partie la plus importante de ce biais se trouve plutôt dans la prétention à la production de connaissances universelles et neutres alors qu'après analyse, elles semblent être ancrées dans la réalité matérielle des hommes. L'apport de

la sociologue Danielle Juteau-Lee, spécialisée dans les questions d'ethnicité et de rapports sociaux de sexe, est considérable sur cette question et son travail permet de mettre à jour le mythe entourant la neutralité de la science.

La première caractéristique de la science critiquée par Juteau-Lee est sa prétention à l'universalité, c'est-à-dire l'idée selon laquelle la connaissance produite reflète l'ensemble du monde social. Elle désire rompre avec les traditions de la sociologie classique qui tentaient, par exemple, d'établir des lois universelles régissant la société dans la même optique que les sciences naturelles. Or, selon l'auteure, toute connaissance est nécessairement partielle puisque le, la chercheur-e, en fonction de ses intérêts, de ses valeurs ou encore de ses objectifs de recherche, en vient à choisir d'étudier tel ou tel autre aspect de l'ordre social. Ceci l'empêche donc de prétendre étudier l'ensemble de la vie sociale et d'en extraire des lois définitives. Ainsi, la complexité du monde social rend pratiquement impossible la prétention à l'universalité d'une théorie. De plus, et c'est probablement la caractéristique la plus importante de la connaissance scientifique au regard des études féministes, toutes les visions sont nécessairement partiales. Il y a inévitablement un lien entre la place qu'occupe le, la chercheur-e, ses représentations sociales, ses conditions de vie matérielles, et la connaissance produite, que ce soit simplement par rapport aux thèmes d'étude choisis ou à l'angle de recherche adopté. La production scientifique est influencée de multiples manières, et n'est pas extérieure à l'histoire et à la société de laquelle elle est issue. En ce sens, comme l'indique la philosophe américaine féministe Sandra Harding :

All human thought necessarily can be only partial; it is always limited by the fact of having only a particular historical location – of not being able to be everywhere and see everything, and of being contained by cultural assumptions that become visible only from outside that culture (1995 : 341).

La prétention à la neutralité masque donc en fait des connaissances profondément ancrées dans la matérialité de la vie sociale des groupes dominants. Danielle Juteau-Lee argumente ainsi que toutes les connaissances sont nécessairement partielles et partiales, ce qui, en le reconnaissant humblement, fait leur force. Elle indique d'ailleurs que les visions partielles et partiales que peuvent avoir les minorités, par exemple les femmes, sur l'existence sociale sont à privilégier puisqu'elles

sont conscientes de leur place dans les rapports de pouvoir et qu'elles peuvent être lucides quant à l'impact que ceci aura sur la connaissance produite subséquentement. Elles détiennent en ce sens un certain privilège épistémique :

Nous verrons alors qu'au discours des majoritaires, caractérisé par l'essentialisme, le culturalisme, le psychologisme ou l'économisme, les « ethniques », puis les femmes, opposent un discours qui, situant l'oppression au cœur de leur réflexion, apporte de nouvelles explications, ouvre de nouvelles voies d'analyse et semble déboucher sur un questionnement plus global de la sociologie (Juteau-Lee, 1981 : 37).

À ce point, il est clair que la vision de n'importe quel sujet connaissant, issu-e d'un groupe minoritaire ou du groupe dominant, est marquée par sa position objective dans la structure des rapports sociaux. Il est maintenant opportun de se demander comment il est possible, compte tenu de cet impératif, de créer une nouvelle méthode épistémologique d'accès à la connaissance qui prenne en compte cette subjectivité du sujet connaissant. Une première réponse à cette question se retrouve dans les théories du point de vue et de la connaissance située qui offrent une alternative intéressante qui permet de penser l'oppression via la réalité matérielle des femmes et en vertu de leur vécu spécifique. Ces nouveaux paradigmes se manifestent ainsi au début de la décennie 1980 dans le monde anglo-saxon alors que la philosophe américaine Nancy Hartsock fait paraître son ouvrage phare intitulé *Money, Sex and Power : Toward a Feminist Historical Materialism* (1983) où elle pose les bases marxistes de ces épistémologies. Bien que ce paradigme du Standpoint theory semble aujourd'hui discrédité chez certains courants féministes contemporains postmodernistes ou poststructuralistes qui ne s'y retrouvent plus dans ses assises fortement matérialistes et ancrées dans les théories marxistes (Hekman, 1997), les questions et solutions épistémologiques qu'il soulève ainsi que les développements ultérieurs qu'il a suscités, notamment chez le féminisme noir (Collins, 1986) et islamique (Ali, 2012) en font un incontournable.

Les épistémologies du point de vue et de la connaissance située

Les théories du point de vue et de la connaissance située, dont les grandes lignes sont très similaires et qui seront traitées conjointement dans cet article, sont issues d'une démarche de réflexion visant à assumer la partialité des visions que peuvent avoir les chercheurs-es sur un sujet

donné. Elles découlent d'une conception matérialiste de la société et insistent sur le fait que « tous les points de vue, y compris les concepts et les théories scientifiques, soient nécessairement ancrés dans les conditions matérielles d'existence spécifiques à un groupe et à une époque donnée » (Ollivier et Tremblay, 2000 : 74). Il est donc question de partir de ces conditions objectives d'existence et de transformer cette expérience en savoir situé, assumant ainsi son caractère partial et partiel. Le savoir féministe qui en découle part donc explicitement de l'expérience des femmes prises au sein de rapports d'oppression.

Assises théoriques de ces épistémologies

Afin de bien comprendre l'ancrage de ces théories, il convient d'explicitier leurs origines fortement ancrées dans la tradition marxiste. En mobilisant des concepts comme les classes opprimées, l'idéologie et l'expérience matérielle, ces théories nous indiquent bien leur orientation : c'est via l'expérience concrète de l'oppression qu'on pourra produire des connaissances plus adéquates sur la vie sociale. Ainsi, les femmes en tant que groupe opprimé détiennent un privilège épistémique qu'il convient d'utiliser afin de produire des connaissances éclairées sur les rapports sociaux qui structurent la société (Hartsock, 1983). Or, une critique souvent apportée à ces théories est de ne pas avoir su prouver de manière convaincante que le point de vue des opprimés-es soit supérieur à celui des dominants. En effet, pourquoi le serait-il ? Afin de répondre à cette question, une analogie du sociologue et philosophe Theodor W. Adorno est très éclairante,

« La paille que tu as dans l'œil est le meilleur des verres grossissants ». C'est dire que la souffrance attire inévitablement l'attention sur sa source. Mais la formule d'Adorno est d'une grande subtilité. Car la « paille », cette souffrance, est dans l'œil, elle est donc avant tout aveuglante, elle brouille la vue, pourtant elle est aussi l'instrument qui augmente l'acuité de la critique, elle est un « verre grossissant » (Larivée, 2013 : 129-130).

Cette analogie nous permet de comprendre la complexité de la tâche assignée aux théoriciennes féministes : elles doivent partir de leur expérience de la domination afin de rendre visible ce que le savoir dominant tente, depuis des siècles, de faire passer pour des faits de nature. La position en tant qu'opprimée, si elle est un avantage épistémique, est aussi un obstacle compte tenu du fait que les femmes soient matériellement coupées des ressources comme il l'a été démontré

dans la critique féministe de la science présentée antérieurement. Dans la mesure où l'idéologie dominante contenue dans les savoirs scientifiques fait passer la subordination des femmes et leur réalité comme des faits de nature, il importe que les femmes luttent pour problématiser ces faits en phénomènes éminemment sociaux.

Ici apparaît donc une question importante qui traverse les épistémologies féministes : l'importance de créer des outils, des concepts et des catégories inédites afin de problématiser l'oppression. En effet, il importe de ne pas penser la domination dans les schèmes développés par les oppresseurs, ce qui mènerait à réifier sans cesse les cadres desquels nous tentons de nous échapper et nous empêcherait de saisir la logique même de cette domination (Dorlin, 2005 : 93). Une partie clé des recherches effectuées par les académiciennes féministes vise donc à innover au niveau théorique et conceptuel afin que soit comprise la réalité des femmes dans ce qu'elle a de plus singulier. Ainsi, « Elle [cette approche] revendique pour ces derniers [les groupes opprimés] la capacité d'élaborer leur propre discours, à partir de leurs propres schèmes d'interprétation, ancrés dans leurs propres conditions d'existence » (Ollivier et Tremblay, 2000 : 75). Bref, les théories de la connaissance située et du point de vue s'inscrivent dans la tradition marxiste dans la mesure où elles accordent une importance capitale à l'expérience matérielle du groupe des femmes afin de la transformer en savoir privilégié. C'est leur expérience de l'oppression qui leur permet de sortir des sentiers battus de l'idéologie dominante naturalisante afin de créer de nouveaux schèmes d'explication du monde social.

La science comme réseau de communautés diversifiées

Donna Haraway, spécialiste américaine de l'histoire des sciences et des technologies et une des plus importantes théoriciennes du point de vue, privilégie quant à elle le concept de connaissance située, dans la mesure où elle doute de la possibilité d'offrir un point de vue des femmes qui soit unifié. En effet, il est problématique de conceptualiser un point de vue des femmes qui soit homogène dans la mesure où il existe, d'une part, des points de vue divergents au sein même du mouvement féministe et, d'autre part, diverses minorités femmes (Ollivier et Tremblay, 2003 : 76). On pense ici en particulier aux femmes racisées ainsi qu'aux minorités sexuelles. Haraway désire par le fait même éviter

que les femmes en situation minoritaire ne soient assujetties à un autre rapport de domination de la part des femmes blanches hétérosexuelles qui parleraient selon le point de vue des femmes en général, stigmatisant leur situation bien particulière en tant que femme. Bref, sa thèse est explicite : « Feminist objectivity means quite simply situated knowledges » (Haraway, 1988 : 581).

Cette manière d'envisager la production de la connaissance s'est d'ailleurs grandement inspirée de ce qui se faisait du côté du féminisme noir, dont une auteure phare demeure la sociologue et historienne américaine Patricia Hill Collins (1986) qui a fortement milité pour l'établissement d'un point de vue spécifique aux femmes noires dont la spécificité au sein de différents rapports d'oppression leur permet de créer un savoir inédit et d'ouvrir de nouveaux horizons sociologiques. Ce savoir diffère d'une part du savoir produit majoritairement par les hommes, mais aussi du savoir des féministes blanches, occidentales et de classe moyenne dont l'insertion spécifique au sein de rapports de pouvoir ne peut leur permettre de saisir la réalité tout autre des femmes noires. Comme l'indique Collins :

The Black feminist attention to the interlocking nature of oppression is significant for two reasons. First, this viewpoint shifts the entire focus of investigation from one aimed at explicating elements of race or gender or class oppression to one whose goal is to determine what the links are among these systems. [...] Rather than adding to existing theories by inserting previously excluded variables, Black feminists aim to develop new theoretical interpretations of the interaction itself (1986 : 20).

La théorisation féministe dominante n'est donc pas adéquate pour rendre compte de leur réalité matérielle, et parler au nom de « toutes les femmes » sans distinction devient une forme de réductionnisme. On voit donc ici l'utilité d'une notion comme la connaissance située, qui permet aux femmes noires de produire un savoir ancré dans leur vécu de l'oppression et de l'appuyer théoriquement. Dans une perspective similaire se sont aussi développées des traditions féministes islamiques qui revendiquent la possibilité de penser selon un point de vue spécifique à l'extérieur de la doxa féministe dominante, permettant notamment un renouveau dans la manière d'envisager la trilogie « femmes, féminismes et islam » (Ali, 2012 : 15). Ces féministes islamiques ont la volonté de décoloniser le féminisme occidental qui persiste à accoler de manière quasi automatique la religion et le

patriarcat, particulièrement lorsqu'il est question de la religion musulmane (Ali, 2012 : 17). Dans la mesure où il n'y a pas une lutte des femmes qui soit homogène, ces intellectuelles revendiquent le droit de penser leur émancipation à travers leurs propres schèmes.

Ainsi, l'idée n'est pas de répondre aux interrogations imposées par la pensée féministe dominante, mais plutôt d'entrer à l'intérieur de l'univers des féministes musulmanes et de voir de quelle façon elles posent la question de l'égalité, selon des modalités, des termes et des problématiques qui leur sont propres (Ali, 2012 : 15).

Suite à ces deux illustrations de courants féministes qui revendiquent un point de vue particulier et privilégié au sein des théories féministes, il est possible de saisir l'intuition de Donna Haraway et sa proposition d'utiliser le terme de connaissance située plutôt qu'un point de vue des femmes homogène. Ce faisant, il serait possible d'utiliser la partialité offerte par les connaissances de diverses communautés qui, s'ajoutant les unes aux autres, permettrait de créer une toile, un réseau de connaissances partiales. En ce sens, comme l'indique Haraway :

We seek those [knowledges] ruled by partial sight and limited voice – not partiality for its own sake but, rather, for the sake of the connections and unexpected openings situated knowledges make possible. Situated knowledges are about communities, not about isolated individuals. The only way to find a larger vision is to be somewhere in particular (1988: 590).

Ce réseau de connaissance qu'elle prône, sans prétendre parler au nom des autres, permet cependant de voir la réalité sociale à partir de plusieurs points de vue, comme l'indique la formule de Haraway : « *to see together without claiming to be another* » (1988 : 586). Bref, les théories du point de vue et de la connaissance située postulent que c'est l'addition des différents points de vue qui permettra de court-circuiter un discours totalisateur, globalisant et, au final, réductionniste.

Toutefois, une critique qu'il est possible d'émettre envers ces théories est celle du manque d'objectivité de telles positions. En effet, ne tombons-nous pas, en situant chaque connaissance, dans le bassin de la subjectivité absolue? Du relativisme pur et dur? Sandra Harding est celle qui a le plus ardemment tenté de convaincre les critiques de l'objectivité de ces théories. Via son concept d'objectivité forte, il sera possible de comprendre en quoi ces théories ne relèvent pas de la subjectivité.

L'objectivité forte : vers une modernisation du concept d'objectivité

La question de l'objectivité est loin d'être prise à la légère par les théoriciennes féministes. En effet, dans la mesure où leur lutte intellectuelle et politique vise à faire la démonstration qu'elles vivent véritablement de l'oppression, elles ont nécessairement besoin de connaissances fiables, objectives et sans équivoque afin de renverser l'ordre établi.

La philosophe américaine spécialisée dans les études postcoloniales Sandra Harding s'est donc donnée comme mission de moderniser le concept d'objectivité tel qu'il est entendu par la communauté scientifique. L'objectivité forte développée par cette intellectuelle contient deux principes fondateurs permettant d'assurer une véritable objectivité dans la communauté scientifique. Issue des théories du point de vue, Harding présente tout d'abord le principe de réflexivité, par lequel les scientifiques doivent expliquer et expliciter leur positionnement social et politique. En d'autres mots, il est ici question « d'objectiver le sujet connaissant » (Dorlin, 2008 : 28). Il est ainsi possible de voir le, la scientifique dans une position d'activité et non pas de passivité. Puis, le deuxième principe, celui d'étrangeté, vise à inclure le plus de points de vue différents possibles afin de briser le statu quo qui domine la science masculine depuis trop longtemps. Ainsi, une multiplicité de visions contextualisées et explicites permettrait de faire tomber les préjugés, les biais androcentriques et l'universalisation de considérations propres aux groupes dominants rendus possibles par une communauté scientifique trop homogène. Bref, la multiplication des groupes sociaux impliqués dans la production scientifique ne peut que diversifier les types de théories et de perspectives constituant la science, la rendant par le fait même plus objective (Kerr et Faulkner, 2003 : 114). C'est donc dire que l'objectivité forte nécessite une double critique : une autocritique et une contextualisation de la part des scientifiques, ainsi qu'une critique du savoir dominant via la multiplication des points de vue.

Une autre avenue : l'empirisme contextuel

Les solutions épistémologiques féministes ne se limitent cependant pas aux théories du point de vue et de la connaissance située. En effet, il

existe une autre avenue où les théoriciennes ne rejettent pas la possibilité pour la méthode scientifique actuelle de produire des connaissances vraies. Selon elles, l'existence de biais dans la science est certes déplorable, mais ne la remet pas en cause de fond en comble. Il serait ainsi possible, notamment par l'entrée des femmes dans l'horizon scientifique, d'élargir les champs de recherche et de combler les lacunes que la science masculine a su forger depuis des siècles. Une figure de cet empirisme est Helen Longino, spécialiste américaine de la philosophie des sciences, qui situe sa théorie du côté de l'empirisme contextuel en accordant un rôle primordial à ce qu'elle appelle les croyances d'arrière-plan. Sa théorie mérite d'être explicitée dans cet article dans la mesure où elle apporte une solution concrète permettant de gérer les valeurs sociales sous-jacentes à la science, mettant ainsi en lumière la diversité des solutions épistémologiques apportées par les académiciennes féministes.

Selon Longino, il convient de s'intéresser aux mécanismes par lesquels sont acceptées et justifiées les hypothèses scientifiques afin de comprendre comment des valeurs sociales contextuelles parviennent à s'immiscer dans le travail scientifique (Ruphy, 2015 : 47). Ainsi, une même donnée ou une même observation empirique peut permettre de corroborer des hypothèses bien différentes selon les croyances d'arrière-plan mobilisées par les scientifiques. Ces croyances d'arrière-plan peuvent, par exemple, être de l'ordre de l'idéologie ou encore de la métaphysique. Afin de bien saisir la logique de son argumentaire, prenons l'exemple d'une donnée empirique non équivoque : le fait que sur terre, il y ait une alternance entre les jours et les nuits. Cette donnée empirique objective permet cependant de corroborer des théories bien différentes selon les croyances d'arrière-plan mises à profit. Ainsi, si on adopte l'hypothèse géocentrique, qui fut l'hypothèse dominante jusqu'à la fin de la Renaissance, l'alternance des jours et des nuits serait due à des mouvements extérieurs à la Terre elle-même, dans la mesure où celle-ci est immobile et au centre de l'univers. Au contraire, on arrive à un résultat bien différent si on se positionne du côté de l'hypothèse héliocentrique, aujourd'hui acceptée par la communauté scientifique, où l'alternance des jours et des nuits vient confirmer la rotation de la Terre sur elle-même et sa rotation autour du soleil, qui lui, est au centre du système solaire (Ruphy, 2015 : 48). Ce débat astronomique classique vient illustrer le fait qu'une même donnée objective peut servir à justifier

différentes théories selon les valeurs sous-jacentes et les hypothèses portées par les scientifiques. Stéphanie Ruphy rapporte les propos de Longino et dit :

Ce rôle médiateur des croyances d'arrière-plan est alors précisément ce qui ouvre la porte à l'influence de valeurs contextuelles sur le choix de modèles, d'hypothèses ou de théorie : « Les croyances d'arrière-plan sont les véhicules par lesquels s'expriment dans l'enquête scientifique valeurs sociales et idéologies qui ainsi s'inscrivent subtilement dans les théories, modèles et hypothèses d'un programme de recherche » (Ruphy, 2015 : 48).

Bref, si, effectivement, ce sont des données empiriques qui justifient les hypothèses en science, les valeurs contextuelles ont aussi un rôle à jouer qu'on ne peut pas passer sous silence. La création d'une critique commune entre scientifiques, un peu dans la même veine que l'objectivité forte de Harding, est une autre manière de minimiser le poids de telles valeurs. Dans un tel paradigme, l'idéal de neutralité laisse place à un idéal de gestion des valeurs sociales au sein d'interaction entre scientifiques de divers horizons. C'est uniquement de cette manière qu'il sera possible d'objectiver la science telle qu'elle se présente aujourd'hui. Pour reprendre les mots d'Helen Longino, l'objectivité devient « le produit d'une critique intersubjective » (Ruphy, 2015 : 51). D'ailleurs, une des revendications importantes du courant de l'empirisme contextuel est l'entrée massive des femmes et des autres minorités dans le champ scientifique afin de diversifier les croyances d'arrière-plan et de mettre à jour celles qui ont su profiter du statu quo (Espínola, 2012). Loin de remettre en doute l'ensemble de la méthode scientifique, l'empirisme contextuel propose d'arriver à une science plus objective en mettant à jour et en gérant les valeurs d'arrière-plan qui sont nécessairement partie prenante de la science.

Le présent article visait donc à donner un portrait de l'éventail des solutions épistémologiques proposées par les théoriciennes féministes de différents courants afin de pallier au manque d'objectivité d'une science empreinte de présupposés androcentriques. Ainsi, suite à la présentation des épistémologies du point de vue fortement ancrées dans une conceptualisation marxiste, nous avons mis à jour le concept de connaissance située qui permet mieux de tenir compte des différences au sein même du mouvement des femmes et permet de ne pas universaliser des considérations ancrées dans la matérialité des femmes blanches occidentales. Puis, une autre avenue, celle de l'empirisme contextuel,

nous indique de manière pragmatique comment il est possible de gérer les valeurs sociales sous-jacentes qui déterminent la science. Finalement, pour poursuivre cette réflexion, il serait intéressant de mieux expliciter les liens entre luttes politiques et théories au cœur des épistémologies du point de vue. En effet, comme nous l'indiquent Ollivier et Tremblay : « L'élaboration de la théorie est ainsi inséparable de la pratique, puisque c'est par la lutte que s'effectue la prise de conscience de la nature et des sources de l'oppression et que sont élaborées des stratégies de changement » (2000 : 75). C'est donc dire que selon cette posture matérialiste où les conditions de vie créent la conscience, une partie de la tâche assignée au mouvement féministe doit s'ériger contre la domination matérielle masculine. La théorie est en ce sens indissociable de la lutte.

Bibliographie

- Adorno, T.W., 2001, *Minima Moralia : Réflexions sur la vie mutilée*, Paris : Payot & Rivages.
- Ali, Z., 2012, *Féminismes islamiques*, Paris : Éditions La Fabrique.
- Daune-Richard, A-M. et Devreux, A-M., 1992, « Rapports sociaux de sexe et conceptualisation sociologique », *Recherches féministes*, 5(2), 7-30.
- Dorlin, E., 2005, « De l'usage épistémologique et politique des catégories de "sexe" et de "race" dans les études sur le genre », *Cahiers du genre*, 2(39), 83-105.
- Dorlin, E., 2008, *Sexe, genre et sexualités : introduction à la théorie féministe*, Paris : Presses universitaires de France.
- Code, L., 2000, *Epistemology*. Dans Jaggar, A. M. et Young, I. M. (dir.), *A Companion to Feminist Philosophy* (p. 173-184), Malden: Blackwell Publishers.
- Collins, P. H., 1986, « Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought », *Social Problems*, 33(6), 14-32.
- Delphy, C., 1970, *L'ennemi principal. 1 Économie politique du patriarcat*, Paris : Éditions Syllepse.
- Espínola, A. F., 2012, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du "point de vue" », *Cahiers du Genre*, 2(53), 99-120.

- Galerand, E. et Kergoat, D., 2014, « Les apports de la sociologie du genre à la critique du travail », *La nouvelle revue du travail*, 4, en ligne : <<http://nrt.revues.org/1533>>.
- Gardey, D., 2006, « Les sciences et la construction des identités sexuées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 3, 649-673.
- Gaussoit, L., 2008, « Position sociale, point de vue et connaissance sociologique : rapports sociaux de sexe et connaissance de ces rapports », *Sociologie et sociétés*, 40(2), 181-198.
- Haraway, D., 1988, « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14(3), 575-599.
- Harding, S., 1995, « Strong objectivity : a response to the new objectivity question », *Synthese*, 104(3), 331-349.
- Harding, S., 2004, *The Feminist Standpoint Theory Reader. Intellectual & Political Controversies*, New-York : Routledge.
- Hartsock, N., 1983, *Money, sex, and power : toward a feminist historical materialism*. New York : Longman.
- Hartsock, N., 1998, *The feminist standpoint revisited and other essays*. Boulder : Westview Press.
- Hekman, S., 1997, « Truth and Method : Feminist Standpoint Theory Revisited », *Signs*, 22(2), 341-365.
- Juteau-Lee, D., 1981, « Visions partielles, visions partiales : visions des minoritaires en sociologie », *Sociologie et sociétés*, 13(2), 33-48.
- Kerr, E. et Faulkner, W., 2003, « De la vision des Brockenspectres, Sexe et genre dans la science de XXe siècle », *Les cahiers du CEDREF*, 11, 89-114.
- Larivée, C., 2013, « Le Standpoint theory : en faveur d'une nouvelle méthode épistémologique », *Ithaque*, 13, 127-149.
- Longino, H.E., 1993, « Feminist Standpoint Theorie and the Problems of Knowledge ». *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, 19(1), 201-212.
- Malbois, F., 2011, « Les catégories de sexe en action. Une sociologie praxéologique du genre », *Sociologie*, 2, 73-90.
- Mathieu, N.-C., 1973, « Homme-culture et femme-nature? », *L'Homme*, 13(3), 101-113.

- Ollivier, M. et Tremblay, M., 2000, *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*, Paris : l'Harmattan.
- Ruphy, S., 2015, « Rôle des valeurs en science : contributions de la philosophie féministe des sciences », *Écologie & politique*, 2(51), 41-54.